

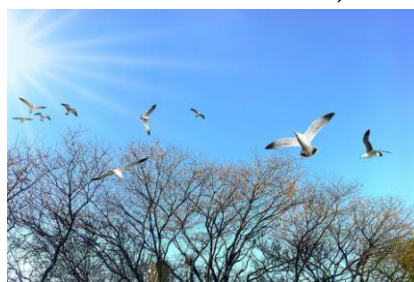
Cet entretien avec le poète et traducteur Raymond Farina m'a été aimablement accordé en décembre 2016.



S.D. : Cher Raymond Farina, j'aime et j'admire votre poésie depuis une trentaine d'années. Je l'avais découverte à travers le recueil *Archives du sable*, publié chez Rougerie en 1982. J'aimerais connaître certains éléments de votre biographie qui puissent m'aider à la lire encore mieux...

R. F. : Je suis né le 18 juin 1940 à Alger. J'ai passé mon enfance en Algérie et au Maroc. Des

ascendants valenciens, italiens, bretons, une nourrice maltaise qui m'a élevé jusqu'à l'âge de huit ans dans une petite ferme isolée des hauts d'Alger, m'ont transmis une culture plurielle. Ayant quitté l'Algérie pour le Maroc au début des années 50, j'ai vécu et grandi à la campagne, entre Casablanca et Bouskoura. Je partageais mon temps entre mes études classiques et les jeux favoris des jeunes bergers dont fait partie la chasse. J'ai appris avec eux l'arabe dialectal, tout particulièrement les noms, les mœurs des oiseaux, des techniques et des magies de chasse, des croyances et des contes populaires. J'ai gardé, d'ailleurs, longtemps après, intacte dans ma mémoire, ce lexique d'oiseaux dont je ne connais pas tous les noms en français et sais encore reconnaître le chant, le vol, le nid et l'âge. Il



m'arrive de jouer encore avec ces noms – *sif, gobara, houdhoud, ramliã, griguêr, msissi, steïla* - devenus les ombres d'oiseaux que je ne vois plus voler dans leur ciel. C'est à cette époque que la poésie est entrée dans ma vie après une lecture de **Verlaine** qui m'a amené à écrire une suite de poèmes, à la façon de ce poète.

Il y eut, bien sûr, plus tard, de 1958 à 1960, d'autres découvertes : celles de Baudelaire, Follain, Supervielle, Prévert, Lorca, Whitman, Pasternak, Pouchkine et de Char – grâce à Camus dont j'avais lu toute l'œuvre en même temps que le *Journal* de **Kierkegaard** et *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, mes premières lectures philosophiques.





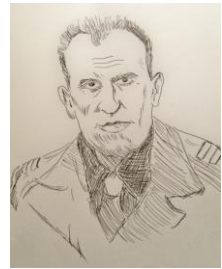
S.D. : Que vous apporté précisément la lecture d'**Albert Camus** ?

R.F. : J'ai lu avec passion la presque totalité de son œuvre à l'âge de vingt ans. Il a été pour moi un maître de sagesse mais aussi un guide dans mes lectures. J'ai lu

beaucoup des auteurs qu'il citait - notamment **René Char** qui fut un de ses amis, mais aussi Chestov, Kierkegaard,

Nietzsche et d'autres penseurs qui ont une conception tragique de l'existence. J'ai fait aussi, plus tard, le même usage de **JL Borgès** qui m'a

permis de découvrir, entre autres, Chesterton. (En clair j'ai toujours préféré, dans mes choix de lecture, les œuvres citées par les auteurs que j'aimais, à celles, conseillées par les critiques de la rubrique littéraire du "Monde"...)



S.D. : Quels ont été les paysages privilégiés et les événements marquants de votre jeunesse ?

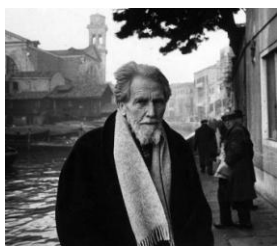
R.F. : Impossible d'oublier l'importance qu'eut la mer au cours de mon enfance et de mon adolescence maghrébines : mes émerveillements devant la



vivante mosaïque de rougets, de girelles, de sargues et de rascasses, pêchés à la palangrotte, en Méditerranée, puis, au Maroc, les pêches de nuit et les longues promenades avec mon frère Alain sur les plages désertes de Sidi Rahal, les nuits dans les criques du CAP BLANC sous une pluie d'étoiles filantes.

Que dire de mon second séjour en Algérie, de 1960 à 1962, où j'espérais faire mes études supérieures, sinon qu'il a laissé des traces ? Essayant d'oublier la terrible atmosphère du terrorisme, je ne veux retenir de cette période de sa vie que les plus belles : celles laissées par ma rencontre avec Marie-Paule qui devint mon épouse - et l'est toujours - celles des moments passés au milieu des enfants de l'Ecole des jeunes sourds d'Alger où nous fûmes tous deux répétiteurs, celles des leçons de philosophie de maîtres admirables comme Alexandre Matheron et Clémence Ramnoux, professeurs de Philosophie à l'Université d'Alger.





Ayant obtenu ma maîtrise à l'Université de Nancy, j'ai enseigné la philosophie, avec Marie-Paule pendant trente cinq ans, en France – dans les Vosges, où est né notre fils Bruno, en Charente, dans l'Aveyron, le Vaucluse, le Gard, le Var, en Bretagne - au Maroc, où est née notre fille Annick, et à **La Réunion** où je vis actuellement. Pendant cette période, j'ai continué à écrire des poèmes et c'est seulement en 1980, après la parution en plaquette de quelques uns d'entre eux, que j'ai décidé de les envoyer aux rédactions de *La NRF* et de la revue *Europe* qui les ont publiés. C'est à cette époque que j'ai renoué avec ma passion de traduire : un poème d'**Ezra Pound** d'abord, la première de ses traductions accueillie dans une revue de poésie. Suivront beaucoup d'autres, de poètes américains, italiens, portugais et espagnols – une façon pour moi de faire chanter en français la polyphonie dans laquelle avait baigné mon enfance.

Partagé, dans mes premiers recueils, aujourd'hui perdus, entre la concision du fragment et la tension du lyrisme – à un moment où je lisais avec passion Lorca et Char -, j'ai renoué dans mes premiers poèmes publiés avec mes rêveries d'enfant solitaire devant les nuages, les oiseaux qui traversent le ciel de la Bouzaréah, une montagne qui dominait la petite ferme de Catherine – *la maison sur les nuages*, la maison de *Kalissa*.

S.D. : Pouvez-vous me dire qui était Catherine ?

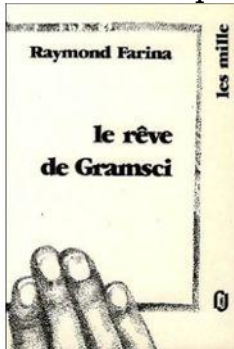
R.F. : Catherine Faruggia - dont le mari s'appelait Nicolas - a été ma nourrice maltaise. Elle m'a élevé de 1940 à 1948 dans la petite ferme qu'ils habitaient à Châteauneuf, sur les hauts d'Alger. Je lui ai donné, dans mes poèmes, le prénom de Kalissa, qui est peut-être celui d'un personnage - une nourrice - d'une tragédie grecque antique. Mon écriture, surtout dans mes premiers poèmes, opère, comme le rêve, en usant spontanément de masques - déplacements, substitutions, condensations, etc... C'est elle que j'évoque, longtemps après "les lettres de l'origine", dans le poème 5 du recueil "Anachronique" (p.36) ("Dans ta maison sur les nuages/ ange effaré/épargné par l'apocalypse"). Etudiant à Alger, après un long séjour au Maroc, je lui avais rendu visite à Châteauneuf avec ma petite fiancée devenue depuis mon épouse. C'est encore Kalissa que j'invoque dans le poème 13 du même recueil ("Puis-je te demander/de fonder pour moi/ d'un seul mot"/...).

Le fait que j'ai vécu les huit premières années de ma vie dans une ferme isolée explique sans doute la place importante qu'a dans ma poésie le monde animal (celui qui peuplait l'étable, la cour et les clapiers, et celui qui traversait le ciel ou se cachait dans les herbes d'un petit territoire, devant la ferme, près de la noria, où je passais l'essentiel de mon temps).



S.D. : Vous avez écrit un recueil intitulé *Le Rêve de Gramsci...* Pourquoi avoir choisi cette figure politique ?

R. F. : Pour ce qui est de Gramsci, je crois que ce "rêve" écrit en 1979, avant

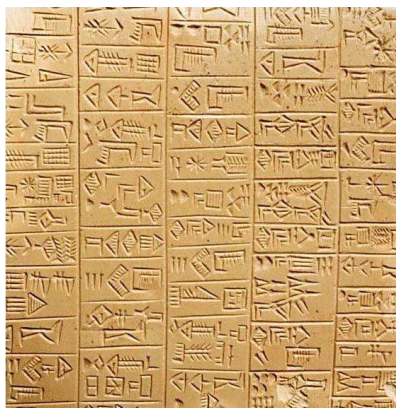


mon retrait de l'action politique - action modeste, de simple militant, sincère, je crois, mais pas assez clairvoyant peut-être - est davantage le mien que le sien. J'admirais cet homme, le militant antifasciste, le penseur politique des "Cahiers de prison" mais plus que tout, au moment où j'ai élaboré le projet de ce poème lyrique, l'homme du Sud, séparé des siens, de ses amis, de ses livres, enfermé dans une cellule où il élève ses deux moineaux -qu'il va perdre aussi.

J'ai écrit ce recueil, comme presque tous d'ailleurs, dans la musique - celles des "petits maîtres" que Stendhal adorait et que Gramsci devait aimer autant qu'il aimait Filippo Lippi et Léonard. Il y a eu, je crois, d'emblée, un malentendu sur ce livre : le Gramsci qui m'intéressait alors n'était plus celui des « Conseils d'usine » mais celui qui a écrit les "Lettres de prison", qui souffre de ne plus voir grandir ses enfants et qui rêve de sa propre enfance dans la lumière de Sardaigne.

S.D. : J'ai lu les *Lettres de l'origine* et *Archives du sable* avec un intérêt particulier. J'ai ensuite découvert, beaucoup plus tard, mais avec le même bonheur, *Fragments d'Ithaque*, *Pays* et *Virgilianes*, que j'ai eu la chance de trouver ensemble chez un libraire breton... J'aimerais que vous me parliez du contexte où se sont écrits ces recueils...

R.F. : Je rêvais d'effectuer un séjour d'un an à Imsouâne, un petit village, situé au Nord d'Agadir, pour faire une thèse d'ethnozoologie en participant à l'activité des pêcheurs. Les démarches faites auprès de monsieur Boiteau, professeur au Muséum, pour obtenir une bourse de thèse, n'ayant pas abouti, j'ai décidé de transformer en projet poétique ce projet scientifique et j'ai écrit *Les lettres de l'origine*, une

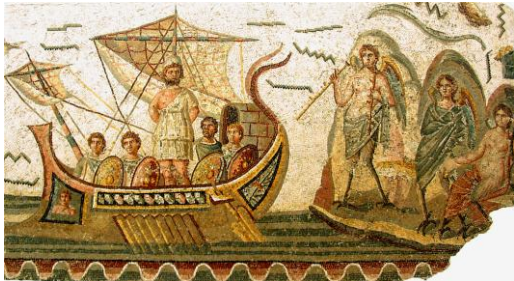


chronique de ce village berbère, où j'ai passé avec ma famille sept étés successifs.

Au même moment, j'ai rejoint dans son rêve de prisonnier arraché à son Sud géographique et spirituel, Antonio Gramsci dont j'ai reconstruit la constellation culturelle - les petits maîtres italiens, Marcello, Cimarosa, Geminiani et d'autres musiciens qu'adorait Stendhal m'ont donné le tempo de ce long poème lyrique qui marque ma rupture avec l'action politique. Poursuivant peut-être mon rêve de l'origine hors de l'espace

quotidien, je suis allé flâner dans un lointain millénaire avec les fantômes de la cité d'Ugarit et déchiffrer les *Archives du sable* - tablettes d'argile et stèles - dont les caractères cunéiformes ressemblent à des hirondelles.

Quelques traces de ces archives perdurent dans les *Fragments d'Ithaque* mais elles se mêlent à celles de belles épiphanies offertes par toutes les



Ithaque quittées à différents moments de mon existence. Ces étincelles de vie jaillies de tous les lieux laissés trouvent leur expression dans trois suites de poèmes brefs et deux longues élégies : celle du *jardin orphelin* (p.34-37), écrite après une visite à deux amis qui tentaient désespérément de maintenir intact un véritable chef-d'œuvre végétal qu'avait

patiemment créé leur père, merveilleux jardinier, récemment décédé ; celle de la fin du recueil, *Le brouillon de Prague* qui évoque la recherche de la tombe d'un proche, un jour de neige, dans un cimetière lointain (un chat, impassible derrière son carreau, est le seul témoin de la scène).

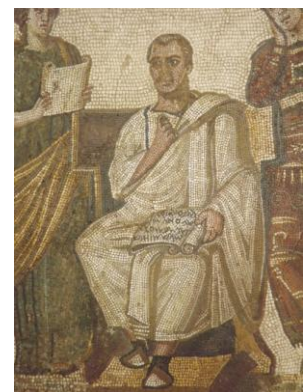
Le recueil **Pays** dont la publication a lieu en même temps que celle des *Fragments d'Ithaque* a pu être écrit après l'attribution par le CNL d'une bourse de création qui m'a permis de me libérer partiellement des contraintes imposées par mon activité professionnelle. Les poèmes qui le composent, du moins dans sa première partie sont ceux de l'émerveillement devant les paysages de Bretagne où ma mère était née et résidait, comme moi, depuis quelques années mais, pour des raisons d'ordre climatique -brumes et grisailles, pluie trop fréquente, soleil absent pendant longtemps etc... etc... - j'ai fini par me sentir étranger dans

ce que je croyais être mon pays. Je suis devenu ce poète arabe, évoqué dans *Les lettres de l'origine*, qui a écrit ses rumiyyats dans l'hiver de Byzance ou ce voyageur arabe qui raconte à sa femme ce pays de marins, d'îles et de mouettes. Et le chant du retour devient un chant d'exil où se mêlent des images d'un passé tissé de bonheurs et d'horreurs.

Virgilianes, qui paraît deux ans après *Pays*, est né dans des conditions étranges : un exemplaire ancien des *Bucoliques* de Virgile trouvé sur un rayon de la librairie de François Corre, à Rennes". Sur la page de garde de l'ouvrage : le nom du prisonnier d'un oflag, dans la marge des poèmes des annotations écrites au crayon durant sa captivité en Allemagne que je n'ai pu déchiffrer - à cause de l'émotion ou de leur tracé flou. J'ai remis ce livre à sa place avec un pieux respect, l'ai retrouvé sur son rayon, sans l'ouvrir, à deux ou trois reprises, pendant les mois qui ont suivi. Et puis, en moi, un lien s'est créé - dans ce moment où je vivais dans Mozart et dans Berg - entre **Virgile**, dépossédé de son verger de Mantoue par l'empereur qui l'offre à un légionnaire, et ce prisonnier arraché à son verger de Bretagne. J'ai relu une des églogues, la plus mystérieuse de l'ouvrage puis je me suis mis à

RAYMOND FARINA

pays



écrire ce recueil. Il est possible qu'on trouve dans ces poèmes quelque chose comme une colère maîtrisée devant l'arrogance des puissances, devant la force brutale, ou simplement un parti pris tendre et serein pour l'infime, l'insignifiant, le fragile, l'éphémère...

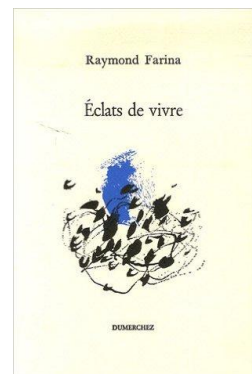
S.D. : Et ensuite sont venus *Anachronique* et *Sambela*...

R. F. : Que vous dire d'*Anachronique*, sinon que sa première suite, dédiée à



la poétesse américaine **Denise Levertov** - décédée depuis longtemps -, a, dans sa partie liminaire, une couleur écologique qui me surprend aujourd'hui. Ne me surprend pas, en revanche, la présence de l'ange dans cette chronique - même s'il semble que je doute ici de trouver celui qui éclaire et protège - dans laquelle apparaissent successivement d'autres figures essentielles de mon existence : celle du père, aperçu trois minutes en 1962 puis rencontré en 1989 pendant quelques heures ("L'ai-je bien vu L'ai-je rêvé"/...), celle

d'Ulysse - dans lequel j'évoque la lecture de l'*Odyssée* à mon fils, celle de ma merveilleuse grand-mère italienne Desdemona Maria d'Istria, la comtesse-couturière (poème 3, page 32, "Tous en catimini"/, celle de Kalissa à qui j'ai rendu visite avec « mon étudiante », douze ans après l'avoir quittée (poème 5, p.36-37, "Dans ta maison sur les nuages") et que j'évoque aussi - et invoque - dans les deux derniers poèmes de cette suite (12 -"Oh tant de bleu" et 13 - "Puis-je te demander"/), celle de la femme aimée, de la "tendre oursonne" du poème 7 ("Une berceuse l'attendait/"), celle de la mésange - une des trois mésanges de ma vie- (poème 9, p.42) - "Que reste-t-il du bestiaire d'enfance"/). La troisième suite du recueil est composée de variations sur l'oiseau offertes aux quatre petites filles d'amis rencontrés lors de notre séjour à Bangui, qui portaient des prénoms kurdes - Sêv, Hêv, Cihan et Océane. Les quatre derniers poèmes de la suite finale ont trait à quelques expériences africaines : celle d'un doute relatif à l'écho du poème qu'écrit le pauvre Jonas au fond de la carcasse du grand poisson - peut-être celui du capitaine qu'il n'a pas réussi à pêcher dans l'Oubangui (poème 2: "Nous avons conçu"). La figure de Jonas réapparaîtra dans un long poème du recueil ***Eclats de vivre*** (première suite, poème 7, p.18-19).



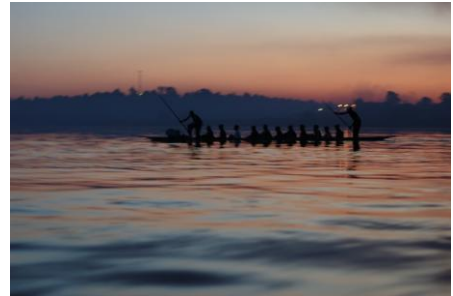
J'ai l'impression, moi qui perds la notion du temps, d'avoir écrit *Anachronique* au IV^{ème} ou au V^{ème} siècle. L'Afrique commence



à murmurer dans les derniers poèmes. Elle est bien présente dans *Sambela* qui s'ouvre sur l'image récurrente de la toile d'araignée qui est, pour moi une des métaphores de la création poétique (mais aussi celle de la « nécropole aérienne », de la mort lumineuse opposée à celle des corps pourrissant dans la nuit tellurique - « Soliloque », poème 1, in « Anecdotes »). L'image du fascinant ouvrage de la

discrète dentelière réapparaît d'ailleurs dans le quatrième poème du recueil.

Deux fois la toile, deux fois aussi « le grand arbre » celui du poème 3 – le même que « l'arbre à plumes », celui du poème 7 dont le feuillage ressemble à celui des sensitives -, un de ces deux splendides flamboyants centenaires qui nous offrait leur ombre bienfaisante sur la terrasse de la maison de la colline de Bangui d'où nous pouvions contempler l'Oubangui, vaste comme une mer incisée par les trajectoires des pirogues, et sur l'autre rive du fleuve, les collines vertes du Zaïre.



C'est ce paysage qui nourrit les rêveries et les réflexions de la partie liminaire du recueil avant que celui-ci ne résonne de l'écho d'une double tragédie. Celle, familiale, d'un proche, frappé brusquement par une terrible maladie (poème 9, 10 et 11. « Un soir/pour toi/..., « Ai-je offensé/..., « Puisses-tu... »...), celle de l'Afrique qui nous explosait au visage quotidiennement : la maladie – le Sida qui ravageait le pays -, la faim, la solitude – celle de cette vieille femme sous le grand kapokier (II, 2 « Au cœur de ce tumulte urbain »).



Est-ce pour essayer d'oublier cette bouleversante expression d'un calme souverain au cœur de la fureur et de la misère que j'ai écrit, une fois de plus, un poème (inédit) sur la dame de Bangui et sa maison transparente ? N'est-ce pas plutôt pour tenter de prolonger sa vie dans quelques mémoires ? S'exprime aussi peut-être, dans les derniers poèmes, après le portrait d'André, le « petit Banda », dont la vie était riche en folles péripéties, quelque chose de la peine et aussi de la colère éprouvée devant cette Afrique défigurée, livrée à l'incurie de dirigeants incompetents et corrompus soutenus par des ambassades qu'on aurait aimé vraiment porteuses des valeurs des peuples qu'elles représentaient. Et il y a cette prière, pour l'Afrique, au Dieu qui n'est pas encore, qui est, je crois, plus d'espérance que d'espoir. Et, pour finir, après une période africaine paradoxalement créatrice, le constat de la stérilité causée par la détresse, et l'espoir de voir surgir, d'une autre Afrique – celle de l'enfance – ou de la Grèce aimée, un dieu d'entre les dieux – les seuls en qui je croyais encore – qui aurait pu rendre à mon âme épuisée la « force majeure » dont elle avait tant besoin. Et puis ce premier signe de notre présence, toute récente, à la Réunion – « Alors tu étudies/ la psychologie des cyclones »/...

L'Epitola posthumus, qui a donné son titre à l'un des recueils de Raymond Farina :

